

Brèves littéraires

Brèves

Mes murs

Jean-François Somain

Number 73, Spring 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6183ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Somain, J.-F. (2006). Mes murs. *Brèves littéraires*, (73), 94–98.

JEAN-FRANÇOIS SOMAIN

Mes murs

Moi, les voisins, j'aime pas vraiment. Les enfants, pas beaucoup. À vrai dire, j'aime pas du tout. Alors, quand des voisins ont des enfants qui deviennent ainsi des voisins, ça donne une de ces situations qui ont poussé bien des gens, depuis des millénaires, à concevoir l'enfer.

J'étais un homme heureux. Après avoir travaillé trente-cinq ans jour pour jour et jour par jour au service d'une bonne entreprise et avoir contribué honnêtement à sa prospérité, j'ai pu prendre une retraite bien méritée et convenablement pourvue. C'était important, car je déteste viscéralement les imprévus, les surprises et les difficultés.

Mon existence avait eu, pendant trente-cinq ans, la beauté symétrique des colonnes de débits et de crédits, de revenus et de dépenses, le charme rassurant des chartes actuarielles. Comptable adjoint, comptable, comptable principal, comptable en chef, je ne pouvais que me féliciter de mon parcours professionnel.

Toujours soucieux de maintenir mon équilibre personnel, j'ai connu un nombre raisonnable d'épisodes sentimentaux dont je me réjouis encore. Réputé pour mon caractère entier, je ne me suis jamais marié. Un caractère entier, c'est-à-dire opiniâtre et intraitable, pousse naturellement les femmes à sauter sur la première occasion de trouver mieux ailleurs.

Mes compagnes m'ont toujours quitté tôt ou tard sans que j'aie à me déranger et je n'en garde que de bons souvenirs. J'ai donc pris ma retraite avec un statut impeccable de célibataire.

J'y ai vu une autre réussite dans une existence dont le déroulement n'avait rien à envier à l'horlogerie suisse. Dans une maison, une femme bouge, parle et change les objets de place. C'est à en frissonner. Et puis, j'avais enfin l'âge de ne plus éprouver de ces tiraillements qui nous poussent à rechercher la compagnie féminine. Ou masculine, si tel est notre penchant. Les gens comme moi sont faits pour vivre seuls.

Ayant toujours été allergique au bruit et au mouvement, je pouvais enfin quitter la ville. Un agent immobilier m'a trouvé un terrain au bord d'un lac suffisamment éloigné et difficile d'accès pour décourager toute personne normale de s'y installer. J'y ai fait construire une maison entièrement à mon goût et répondant à tous mes besoins. Ce serait mon cocon pour les deux ou trois décennies qu'il me restait à vivre, sauf accident. J'y passerais mes journées à lire des livres, à écouter de la musique, à voir des films dans le cinéma maison, à jouer aux échecs avec mon ordinateur, à savourer les beautés de la nature. Étant très autosuffisant mais pas un ours total, je comptais également recevoir des amis et des parents une fois ou deux par mois.

J'ai passé cinq ans de paix et de bien-être dans mon paradis.

Et les choses ont commencé à se gâter. L'agent immobilier m'avait trompé. Ou, soyons charitable, il s'était grossièrement trompé. On a bitumé la route. Des gens ont commencé à venir. Après plus d'un siècle d'une belle évolution qui avait poussé les

ruraux à s'installer en ville, de nombreux citadins, dans un brutal mouvement de ressac, se disséminaient en tache d'huile et envahissaient les collines et les lacs qui se trouvaient sur leur chemin.

Je ne pouvais leur en tenir rigueur, ayant moi-même donné l'exemple en me réfugiant dans ce coin de pays. Et je n'avais pas les moyens d'acheter tous les abords du lac pour repousser les intrus. J'ai dû assister, impuissant, à la construction d'une maison à ma droite, d'une autre à ma gauche, puis d'une autre et d'une autre.

Les nouveaux arrivés venaient me saluer, bien sûr. Je les recevais avec ma franchise habituelle et ils ne revenaient pas. Ils comprenaient que, côté voisinage, j'appartenais à l'école du chacun chez soi et moins on vous voit mieux c'est.

Je réussissais donc à tenir les gens à distance. Mais pas tous. Bien des humains, à peine adultes, ont une tendance fâcheuse à se reproduire et les voilà qui s'entourent d'enfants. Des enfants de plus en plus nombreux, qu'ils négligent de tenir en laisse. Des enfants qui se répandent comme de la mauvaise herbe, toujours curieux de voir ce qu'il y a autour d'eux, toujours prêts à s'aventurer du côté des voisins.

Sur la base de mon accueil, leurs parents avaient dû leur faire la leçon. Ils restaient donc chez eux. Enfin, la plupart du temps. Ils restaient chez eux mais ils me regardaient. Je lisais dehors, je prenais un verre, je jardinais, et je sentais tous ces regards fixés sur moi, accompagnés de chuchotements. Quand je rentrais, ils cherchaient à savoir ce que je faisais dans mon salon. Je fermais les rideaux et je savais qu'ils m'épiaient toujours.

Il y a pire que les voisins qui ont des enfants, et ce sont les voisins qui ont des enfants qui ont des chiens et des chats. Déjà, non contents de m'observer de loin, des enfants traversaient parfois mon jardin pour se rendre au lac ou venaient chercher une balle perdue ou un cerf-volant happé par un arbre. Les chats poursuivaient les mulots et les écureuils sur mon terrain et les chiens ne manifestaient aucun respect du territoire d'autrui, soulignant leur visite par des crottes irritantes.

À contrecœur, j'ai pris une décision majeure. J'ai fait installer tout autour de ma propriété une clôture traditionnelle, faite de quatre fils de fer parallèles, assez discrète pour ne pas me bloquer le paysage mais d'un symbolisme évident. Les résultats n'ont pas été à la hauteur de mes espoirs. Les enfants continuaient à m'épier, à regarder tout ce que je faisais. Ils n'avaient aucune peine à se faufiler entre les fils de fer pour récupérer un ballon ou un frisbee. Et les chats et les chiens traversaient la clôture sans vergogne.

J'ai demandé à l'entrepreneur qui avait posé la clôture d'y ajouter trois rangées de barbelés. Il m'a conseillé d'y réfléchir. Si des enfants se blessaient sur la clôture, qui se trouvait nécessairement sur mon terrain, je risquais d'être tenu responsable ou d'encourir des frais d'avocat si je portais l'affaire en cour. Il souligna aussi que des enfants débrouillards trouveraient bien moyen de se glisser au travers.

Pouvait-il alors électrifier la clôture ? L'entrepreneur, peu sensible à mon besoin d'avoir la paix, m'a dit que les règlements de zonage le permettraient si je me procurais un troupeau de vaches. J'ai donc opté pour une clôture de bois de six pieds de haut. Je perdrais

ma belle vue sur le lac, mais je serais enfin tranquille. Ce n'était plus l'environnement dont je rêvais pour une retraite heureuse. J'avais toutefois réussi à tenir l'ennemi à distance. Monde, tu t'arrêtes là. Ici, c'est chez moi.

Ça n'a pas duré longtemps. Les petits effrontés arrachaient des planches afin de m'espionner, affirmant qu'elles se déclouaient toutes seules. Ou bien ils grimpaient aux arbres pour voir ce que je faisais. C'était la guerre et j'ai pris les grands moyens. J'ai fait enlever la clôture et je l'ai remplacée par un mur de briques de deux mètres de haut, bien cimenté, avec de solides fondations. J'avais gagné la partie, je ne voyais personne, je ne voyais rien, je n'entendais rien. La paix, enfin ! Je regrettais mon beau décor de lac et de forêt, mais ce mur robuste, infranchissable, marquait bien ma victoire.

Au printemps, la neige qui s'était accumulée prit des mois à fondre. Ensuite, tout le jardin est mort. L'ombre et l'humidité ne laissaient vivre que des mousses, des champignons maladifs et des arbustes rachitiques aux feuilles minuscules.

Finalement, j'ai pris mon courage à deux mains et j'ai demandé à l'entrepreneur, qui riait sous cape, de détruire ce mur. J'avoue que ça m'a fait plaisir de revoir les enfants. Je saluais mes voisins. J'aimais même regarder les chats et les chiens qui passaient dans le jardin.

Je me trouvais de nouveau dans un monde vivant, un monde ouvert. Souvent j'observe les enfants, pour voir ce qu'ils font. J'ai parfois envie de jouer avec eux. Je songe aussi à adopter un chien.